

Chapitre 8

Sergents Recruteurs pour Desperados.

Je dois avouer que j'ai du mal à trouver le sommeil. D'une part il fait chaud sous la moustiquaire de tulle, d'autre part je ressens une sorte d'excitation à commencer sérieusement ma recherche d'êtres humains pour une mission qui peut leur être aussi bien une véritable chance que l'arrivée dans un nouvel enfer. Tertullien est également très pressé de commencer les entretiens, en particulier le premier, celui avec ce fameux « auxi » assassin de banquier dont nous as a parlé Longeville.

Nous arrivons peu après Longeville au Bureau de Garnison qui vient d'ouvrir. Après les salutations d'usage, l'officier nous informe du programme du jour. Il nous conduit à la direction de l'administration pénitentiaire, une grosse maison coloniale qui ne comporte que des bureaux et le logement du personnel permanent du bâtiment, ouvriers d'État et domestiques. Tout ce petit monde est placé sous le contrôle d'un sergent-major de la coloniale qui réside lui aussi avec sa famille dans l'emprise du bâtiment.

Longeville nous conduit au bureau du chef de cabinet du directeur. Ce haut personnage n'est pas encore arrivé. Mais tout le personnel du cabinet est sur le pied de guerre pour l'accueillir avec le faste qu'il semble exiger. Nous sommes pour le moment assis dans une antichambre assez grande, une sorte de salon où le bureau ministre du chef de cabinet tient une place imposante. Je note que bien que meublée avec pompe, cette pièce ne comporte que des sièges en une sorte de rotin. Sage précaution parce qu'entre l'humidité permanente et la sueur des fondements des utilisateurs, le cuir de fauteuils classique serait vite bouilli sans espoir de le sauver.

Le chef de cabinet, un capitaine corvette¹, un peu tendu à notre arrivée se décontracte un peu. Il nous offre à boire et nous propose un cognac soda.

- Nous ne sommes pas riches en boissons rafraîchissantes...

- Rassurez-vous commandant, nous venons de prendre notre petit déjeuner, lui dis-je. En ce qui me concerne, un verre d'eau sûre m'irait très bien.

- Je vais vous offrir de l'eau de la région de Nîmes qui est gazeuse et parfaitement sûre. »

Et voici qu'un matelot de la maison militaire nous apporte de l'eau du Docteur Perrier. Décidément la Guyane semble avoir été conquise par cette eau du département du Gard. J'en fais la remarque au capitaine de corvette.

- C'est que, voyez-vous, je suis né à Montcalm qui est une petite ville proche de Vergèze. Et nous ne buvons pas que du vin de Vauvert ou de Tavel. Cette eau aurait des propriétés médicales en ce qu'elle aide à la digestion, mais à la différence des eaux de Vichy qui sont aussi des eaux gazeuses, on peut en boire sans limite. Et en Guyane où les eaux sont en général mauvaises au goût et souvent dangereuses par les miasmes qu'elles véhiculent, il est précieux de se sentir en confiance avec l'eau. Et si un jour j'ai un commandement à la mer, alors j'embarquerai sur mes deniers une réserve d'eau des Bouillens. Je vous en prie, consommez-en à satiété. Je la fais venir par caisses entières. Et je prends le modèle de bouteilles à bouchon de porcelaine et muselet mécanique qui permet de la après s'être servi. »

Tertullien se laisse aussi tenter par cette eau miraculeuse.

¹ Capitaine de corvette : équivalent dans la marne du grade de commandant de l'armée de Terre.



Le matelot pose la bouteille vide sur une desserte. Elle n'était manifestement pas pleine lorsqu'il nous a servis mais l'eau est encore très gazeuse. Je me dis que si l'on pouvait monter de tels bouchons sur les gourdes militaires au lieu de celui à vis retenu au ventre de la gourde par une chaînette, ce serait un gain de temps pour boire en cas de soif handicapante en cours d'action.

Et je pense aussi à nos futures expéditions dans les plaines centrales et les montagnes d'Amérique du Nord.

Décidément, ce voyage en Guyane m'aura au moins appris quelque chose.

Je note aussi que les verres du gouverneur du bagne sont en cristal de Saint-Louis. En l'occurrence ce sont des gobelets en cristal taillé épais qui me semblent plutôt faits pour des cocktails au jus de fruits comme des planteurs et qui iraient aussi très bien pour des mint juleps. Ce serait plus à mon goût que les mazagrans de porcelaine en usage à la plantation Toppenot.

Le capitaine de vaisseau directeur du bagne arrive enfin. C'est un homme jovial qui nous salue aimablement.

- Ah je vois que le jeune² Glandier vous fait goûter de son eau magique du médecin parpaillot cher à son cœur. »

Une fois que nous avons fini de nous désaltérer, le Directeur nous fait entrer dans son bureau.

L'entretien est assez court. En fait, bien qu'officier de marine, donc militaire, le Capitaine de Vaisseau est détaché ici pratiquement comme un directeur de prison de l'administration pénitentiaire. Il commence à comprendre comment fonctionnent les magistrats de l'autorité judiciaire.

- Vous comprenez, mon commandant, ces messieurs sont jaloux de leur indépendance et se méfient de tout ce qui est lié au pouvoir exécutif ou même au législatif. Je veux dire que ce qui se décide dans les tribunaux a valeur de vérité absolue et indiscutable. La notion même d'erreur judiciaire leur est insupportable. Non par les malheurs qu'elle entraîne mais bien parce que cela représente une faute de leur part. Ils considèrent qu'un jugement dit la vérité judiciaire laquelle est infaillible. »

Selon cet homme d'expérience, il nous sera impossible de recruter des détenus quelle que soit la valeur de ces hommes parce qu'il faudrait les libérer avant la fin de leur peine. En ce qui concerne les « relégués » ils sont sans espoir de voir leur statut révisé parce qu'il leur faudrait des avocats pour intenter un procès en révision. Et un tel procès serait considéré comme une insulte au jugement de condamnation par la cour d'appel chargée d'instruire l'affaire. C'est donc parmi les « relégués » qu'il nous faudra choisir des volontaires pour émigrer en Amérique parce que, selon le directeur du bagne, il ne nous faudra jamais compter sur l'aide des magistrats du siège. Selon lui, les jugements des prétoires des différents bagnes de la Guyane sont en général expéditifs et sans appel. « Les juges en poste en Guyane me

² Jeune, en langage de la marine française, en fait pas allusion à l'âge du marin citée mais bien au fait qu'il est moins gradé que celui qui le désigne.

semblent ulcérés de cette affectation et font retomber leur aigreur sur les justiciables. En revanche, je vous conseille de rencontrer le Gouverneur de la colonie, le Général Hennique. Vous auriez pu vous croiser en Amérique parce qu'il était en 1862 au Mexique où il combattait avec le corps expéditionnaire de la Légion Étrangère. Il y était comme colonel mais il a été promu général de brigade en décembre 63 et a donc remis son commandement à son successeur. Du Mexique, il a été affecté ici après une année en France. Il est arrivé à Cayenne à la fin de 64. Il fait partie désormais de ces officiers qui forment l'ossature de l'administration coloniale. C'est un personnage très humain qui prend à cœur sa mission de gouverneur qu'il remplit à merveille. À mon avis, en tout cas. »

*
* *



Le Général Agathon Hennique en 1863

Le général Hennique nous attendait à notre arrivée. Maintenant il est prêt à nous accorder autant de temps que nous le souhaitons.

Lui non plus n'est pas très bienveillant envers les représentants locaux de l'autorité judiciaire ; toutefois, il est plus nuancé envers les fonctionnaires subalternes de l'administration pénitentiaire.

- Vous comprenez, les surveillants, les gardes de sécurité et les militaires détachés sont au contact des détenus. Ils voient de près le comportement de ces désespérés. Ils partagent dans une certaine mesure leur quotidien. Alors lorsque les prétoires condamnent à tour de bras sans faire de distinction entre les coupables et les victimes, lors d'une bagarre par exemple, les fonctionnaires perçoivent au même titre que la chiourme l'injustice qui salit la Justice.

Lors de mes inspections des détachements militaires et lors de mes visites aux fonctionnaires de la pénitentiaire j'ai pu percevoir cette sorte d'aversion latente envers les juges du siège.

Seulement, moi, je suis un officier et je sais bien qu'un chef ne fait rien sans ses subordonnés. Je crois en la valeur des hommes bien commandés. Et les hommes condamnés par les juges le sont parfois à tort.

C'est pourquoi, dans la mesure de mes possibilités, je vous aiderai à faire sortir de l'enfer les hommes qui auront accepté de faire route avec vous. Seulement attention, les « relégués » sont interdits de séjour sur le sol français. Ils ne pourront débarquer en Guadeloupe que sous assignation à résidence définie par mon homologue, le gouverneur Louis Hippolyte de Lormel. Ce n'est pas un militaire mais c'est un homme d'expérience de l'administration coloniale. Il est le fils d'un médecin militaire mais, sans doute pour cela, il n'a pas eu la fibre militaire. Il a donc « fait son droit » comme on dit, puis est entré dans l'administration française en Algérie. Il connaît bien le milieu militaire avec ses qualités et ses

défauts et je pense qu'il vous sera d'une aide sincère. Et comme il est bon d'enfoncer le clou, j'ai préparé une lettre de recommandation qui est destinée à vous aider.

- Mais, mon général, ose Tertullien, comment saviez-vous... ?

- Mon jeune ami, l'administration coloniale est une institution ramifiée qui suit les affaires de la France dans les colonies, certes, mais qui est également liée au Ministère des Affaires Étrangères. Or votre ami est très connu non seulement des milieux diplomatiques parisiens, mais aussi de l'administration coloniale. Croyez-moi, nombreux sont les fonctionnaires coloniaux traitant des Antilles et de l'Amérique du Nord qui s'intéressent à ses faits et gestes. En ce qui concerne les affaires coloniales, c'est le commissaire général ordonnateur Bontemps qui était gouverneur par intérim de la Guadeloupe de 1859 à fin 1860. Il a laissé un rapport sur l'échec de l'implantation du cadastre à cause de l'action occulte des propriétaires terriens de l'île. Il y a notamment un chapitre sur le travail remarquable de votre équipe de géomètres impériaux dans le rapport du directeur des finances de Basse-Terre. Autant dire que ce géomètre particulier qu'est le Commandant Baron de Berdeilhe est très connu des fonctionnaires du trésor, des affaires coloniales et des affaires étrangères. L'attaché militaire français à Washington produit aussi des rapports sur les différents Français qui œuvrent de façon notable, en bien ou en mal, aux États-Unis. Là encore, votre contribution aux travaux du chemin de fer transcontinental est bien connue à Paris, comme l'ont été les efforts du Baron de Berdeilhe dans l'intérêt des victimes militaires de la guerre civile. On a même parlé de lui comme de ... « l'Henri Dunant français. »

Je toussote pour interrompre ce panégyrique qui me gêne. Je sais bien que ce que j'ai fait depuis que je suis né n'est que le fruit des circonstances et de mon état d'esprit du moment. Cela n'est pas ce qui fait un « bon gars », encore moins un héros. Disons que j'ai été élevé selon ce principe royal, « Fais ce que dois et advienne que pourra ». Je ne suis en rien quelqu'un d'exceptionnel.

- Mon général, je vous trouve bien élogieux à mon égard. Mais il faut que vous sachiez que bien des gens ne partagent pas votre bienveillance à mon sujet. Mon ami M. Ramade ici présent sait bien que j'ai de nombreux adversaires.

- Je le sais bien, mon cher Berdeilhe mais vous avez des amis fidèles et votre non moins fidèle revolver du docteur Le Mat. Vous ferez bon usage de cet étonnant outil. Et c'est maintenant à vous de vous lancer dans le travail de sergent recruteur. Mais surtout n'oubliez pas que le « shanghaïage³ » ne conduit à la longue qu'à la mutinerie des gens shanghaïés. »

Je rassure le Général-gouverneur sur mes intentions et nous prenons congé. Le général Hennique nous assure de son soutien et c'est plutôt rassérénés que nous faisons mouvement vers le Bureau de garnison où nous attend Longeville qui va nous faire véhiculer vers notre lieu de rendez-vous.

*

* *

Longeville a tout préparé pour nous faciliter la tâche. Nous avons un petit plan de Cayenne qui porte l'endroit où nous avons rendez-vous avec celui qui nous servira de guide dans le milieu de la relègue. « Mais d'abord, nous dit-il, je vais vous conduire dans un endroit discret où vous vous habillerez dans une tenue plus discrète que celle des fonctionnaires

³ Shanghaïage : le shanghaïage était une pratique condamnable des commandants de bateaux qui, ayant besoin de compléter leur équipage en cours de voyage, engageaient des matelots en leur promettant monts et merveilles ou, pire, en profitant de leur ébriété dans les tavernes des ports pour les faire monter à bord. Une fois au large, les marins ainsi recrutés découvraient la réalité de leur travail à bord mais il était trop tard. Il faut attendre la création de l'Inscription maritime pour que finisse le shanghaïage. Les capitaines de bateaux convaincus de cette escroquerie étaient poursuivis par l'Inscription maritime devant le Tribunal maritime et sévèrement condamnés.

coloniaux que vous portez en ce moment. Les costumes de lin ou la saharienne de coton attirent inmanquablement l'attention là où vous irez. Mais rassurez-vous, vous aurez de quoi dissimuler vos armes. Je vais d'abord vous conduire au mess pour que vous vous armiez.

- Rassurez-vous nous avons nos armes dans nos baise-en-ville⁴. Nous pouvons ne pas repasser au mess.

- Tant mieux. Nous aurons plus de temps pour vous préparer. »

Nous nous lançons un regard intrigué réciproque Tertullien et moi. Longeville sourit brièvement.

Nous nous rendons en une course d'environ un quart d'heure dans une maison située dans un quartier de cases plutôt miséreuses. Cette maison de bois sent le moisi et le renfermé. Des fenêtres à jalousies de bois brut laissent passer une lumière rare qui a installé un clair-obscur définitif. Mais surtout, nous avons utilisé un petit fourgon fermé tiré par deux mules aux vieux harnais balafrés et réparés par un bourrelier plutôt malhabile.

Nous nous mettons complètement nus pour passer des sous-vêtements propres mais très fatigués. Une fois nos nudités recouvertes, nous passons des pantalons de toile de lin tellement lavés et relavés qu'ils en ont acquis une souplesse confortable mais qui restent donc rétifs à tout repassage. Les vestes qui les accompagnent sont des grosses chemises rappelant des bourgerons écrus de même couleur que les pantalons mais aux boutons remplacés par des cabillots de bois dur et dont les boutonnières sont en fait des brides en garcette de chanvre.

Ces vêtements sont propres et sentent le savon de lessif mais à les voir ils sont sales. Les « tailleurs » de Longeville les ont bien préparés pour que ceux qui les portent aient l'air de miséreux. Surtout que le cocher nous a sali les visages avec une trousse de maquillage.

- Pensez-vous que M. Nicolas Merlet⁵ connaisse l'existence de cette cabane du domaine militaire ? »

Longeville a un sourire narquois. « Nous sommes en un faubourg dans lequel il ne pénètre pas souvent. C'est l'avantage des maires nommés sur les maires élus, ils ne cherchent pas à plaire à des électeurs mais plutôt à qui les nomme. En l'occurrence au Gouverneur. Qui ne veut pas qu'on se mêle de trop près de certaines équipes de la garnison militaire.

- Nous voici beaux comme des percherons de comice agricole, raillé-je.

- Certes mais je ne vous demanderai pas de tirer le fourgon. »

Longeville nous indique où se trouve la maison où nous sommes. Le plan est assez ancien et nombre de cases ont disparu tandis que d'autres ont poussé comme des moisissures sur un fromage. En revanche il y a cette sorte de carrefour de rues tracées sur ses zones stables du marais initial de 1784. De là il sera facile de gagner l'espèce de gargote où nous attend notre cicérone. Longeville nous donne quelques détails que je note dans ma tête et je vois que Tertullien fait de même. Longeville nous laisse dans la « mechta » sordide pour retourner à son travail. Il part avec la carriole qui sera de retour pour « deux heures de relevée ». Il a utilisé cette locution qu'emploient surtout les marins et qui signifie « deux heures de l'après-midi. »

Nous nous lançons dans les rues si on peut nommer ainsi les bandes de terre latéritique qui tranchent la « zone » de cases au mieux douteuses vautreées dans un sol encore mou de l'ancienne mangrove marécageuse. Fort heureusement lesdites rues sont rectilignes en un plan relativement hippodamien et il semble que les services de la Mairie parviennent à les

⁴ Baise-en-ville : surnom donné à la sabretache d'officier d'état-major qui sert notamment à transporter des documents du format réglementaire. À cette époque les documents courants étaient au format dit petit in-quarto c'est-à-dire 20 x 26 centimètres

⁵ Maire de Cayenne de 1845 à avril 1867. Le maire était à cette époque nommé par le gouverneur. Les maires de Cayenne ne seront élus qu'à partir de 1880.

maintenir à peu près carrossables et dégagées. Il ne nous faut que moins de vingt minutes pour trouver la place. Nous sommes maintenant perplexes sur la route à prendre. Nous allons nous mettre en marche quand un homme s'approche, habillé comme nous le sommes.

- On ne vous a pas encore vus dans la relègue, commence-t-il à voix basse.

Nous nous arrêtons et le dévisageons. Il continue.

- Cachez vos mains dans vos poches, elles sont trop propres et fines. Reprenez votre marche en traînant un peu les pieds et suivez-moi. Je vais marcher légèrement devant vous. »

Je comprends mieux pourquoi Longeville nous a fait chausser des galoches de bois. Nous quittons l'une des rues après quelques dizaines de pas. Nous enfilons une ruelle qui sinue entre des cases, des touffes de fougères arborescentes et de cette espèce de chiendent géant aux feuilles tranchantes comme des lames de couteau. Nous débouchons sur une clairière au bout de laquelle s'étale une large ajoupa sous laquelle fume un feu allumé sur une sorte de table en bois. Son plateau est couvert d'une couche de terre argileuse cuite et recuite par les braises permanentes. Dans cette clairière, une quinzaine de types en haillons nous regardent avancer. Ils nous scrutent, certains méfiants, d'autres dubitatifs et quelques-uns avec une vague lueur d'espoir. Notre guide s'arrête enfin.

- Je suis celui dont vous a parlé Longeville. J'ai pu rassembler des gens que je connais et qui comme moi attendent ce que vous avez à nous dire. Il y en a une dizaine d'autres qui nous entendent mais qui font le guet autour de cet essart. On ne veut pas risquer une intervention des Biarritza qui vous feraient la peau. Ces salauds ont des feux et nous, on n'a même pas tous des surins. »

J'entrouvre ma « veste », y prends mon Le Mat. Que je tends à Tertullien. Une fois les mains libres, je fais passer mon ceinturon par-dessus mes vêtements et j'y glisse mon revolver. Tertullien me tend son Colt et fait de même avec son ceinturon. Un mouvement de foule remue les « relégués » souligné par un murmure vrombissant.

- Formidable. Longeville ne m'a pas menti. Je suis « Le maître d'École ». Mon vrai nom, celui qui est interdit en France...

- Pas la peine, camarade, fait Tertullien. Il suffit que tu nous donnes celui que tu te choisiras. » Puis il se tourne vers les hommes qui nous entourent :

- Camarades, nous sommes ici parce qu'on a besoin de vrais hommes pour construire un pays neuf. Nous cherchons des gars solides pour travailler en Amérique. On va vous expliquer ça si ça vous intéresse. D'abord, mon ami va vous dire quels sont les boulots qu'il faudra faire. Et surtout les difficultés mais aussi les avantages que vous trouverez sur votre chemin. Si vous êtes d'accord approchez-vous qu'on ne soit pas obligés de crier. Même les sentinelles. »

Les hommes approchent, maintenant plutôt en attente de ce qu'on va leur dire. Ils sont en arc de cercle autour de nous. De derrière approche l'un d'entre eux, une sorte d'escabeau à la main.

- Montez ed'ssur chef, qu'on vous voie tous. Le maître d'école nous a dit qu'on va pouvoir eus'tirer d'ici pour bosser ailleurs. Mais on sait s'qu'on tient et pas ousqu'on va et s'qu'on va y faire. »

Un autre prend la parole. Il est manifestement d'une extraction plus éduquée que le premier.

- En effet, le « maître d'école » nous a dit que Longeville connaît deux hommes qui ont des emplois pour nous en Amérique mais que vous nous en diriez davantage. Sachez que nous sommes ici parce que nous connaissons le « maître d'école » ici présent mais aussi le commandant Longeville qui ne nous a jamais maltraités. Alors nous sommes tout ouïe mais nous n'accepterons pas de quitter un enfer qu'on connaît pour un autre dont nous ne savons rien.

Je monte sur ce tabouret assez large et je prends la parole.

- Cela tombe bien. Je ne vous offre pas le paradis mais une nouvelle vie dans un pays qui se construit. Pour certains, ce sera le purgatoire, pour d'autres ce sera plus confortable. Cette vie sera celle que vous vous ferez. Mon boulot à moi c'est de vous conduire dans les territoires nouveaux de l'ouest des États-Unis pour y construire la suite de la ligne de chemin de fer transcontinental. Je vais vous décrire l'essentiel de ce qui vous attend et je répondrai à vos questions si vous en avez.

Je commence ma présentation de ce qui les attend. Je ne cache rien des difficultés du travail, de la façon dont sont constituées les équipes avec les Irlandais, les « Allemands », les Chicanos, les affranchis. Je précise que nous embauchons des poseurs dont certains deviendront chefs d'équipes, contremaîtres, voire pour les meilleurs des chefs de tranches de chantier. Il y aura aussi des emplois plus techniques de charpentiers, d'artificiers ou de géomètres de chantier. Je leur parle aussi du climat variable et extrême des grandes plaines du Middle West et des contreforts des Montagnes rocheuses. Après avoir présenté les difficultés, je parle des avantages par rapport à leur statut actuel.

- Au bout d'un certain temps, vous pourrez demander la citoyenneté étasunienne avec une identité qui sera celle que vous aurez choisie. Mais je vous précise quand même que cette nationalité se mérite. Votre conduite et votre travail seront les critères de décision des autorités de l'Immigration pour vous accorder cette récompense suprême. »

J'explique à ces hommes les conditions de leur voyage vers la Guadeloupe dans un premier temps puis vers la Georgie où ils entreront sur le territoire étasunien. Lorsque j'ai fini et que je leur donne la parole pour les questions, c'est la ruée. Il faut organiser le débat. Les préoccupations de ces hommes peuvent enfin s'exprimer après des années de malheur. Il faut que je promette plusieurs fois que les États-Uniens ne leur demanderont pas leur extrait de casier judiciaire.

- Dans ce pays, on rémunère le travail et on respecte la compétence. Leur mot d'ordre c'est : « *You've got the job, you got the money*⁶ ». Personne ne cherchera à savoir ce que vous aurez fait dans votre passé. Mais en Amérique il y a des lois et si vous les enfreignez alors vous ferez connaissance avec les prisons étasuniennes. »

Ils me posent des questions sur les sujets les plus divers. Enfin nous pouvons passer à l'inscription des volontaires. Pour mieux savoir à qui j'ai affaire, je demande à chacun ses connaissances professionnelles. Je leur ai expliqué qu'il leur faut me donner le nom sous lequel on les connaît ici, celui sous lequel ils ont été condamnés. Il faut que je les rassure sur les raisons de cette interrogation. Une fois qu'ils auront quitté la Guyane, on fera tenir au directeur de l'administration pénitentiaire la liste exacte des « relégués » qui auront quitté la colonie. Sans dire pour quelle destination ils seront partis. C'est pourquoi lorsqu'il s'agira de se faire une nouvelle identité avant de rejoindre les États-Unis, il faudra bien la choisir pour pouvoir éventuellement revenir en voyage en Europe avec un passeport officiel indiscutable qui leur évite l'arrestation pour infraction au bannissement. Nous sommes sur le point de quitter la clairière pour rejoindre la maison où Longeville doit venir nous chercher.

Soudain, des lisières de la clairière débouchent une vingtaine d'individus hurlants qui se ruent vers notre groupe. Ils brandissent des sabres à canne et certains portent de fusils à silex. Nos « relégués » sont sans autre armes que quelques couteaux de chasse. Il ne faut surtout pas qu'ils s'en servent. S'il doit y avoir des morts, il faut que cela soit de notre fait à Tertullien et moi-même. Nous nous déployons entre les ex-bagnards et la vague d'agresseurs. Et posément j'ouvre le feu faisant tomber les noirs furieux l'un après l'autre. Les premiers tombent et les autres hésitent. Tandis que Tertullien change le barillet de son revolver, je le couvre en faisant tomber deux Guyanais porteurs de fusil. Il me reste une balle dans le barillet

⁶ Vous avez l'emploi, vous avez droit au salaire.

et la charge de chevrotines de mon canon lisse. Tertullien est rapidement à nouveau opérationnel. Il pointe son Colt en direction de la lisière où il reste un noir affairé à faire partir le coup de son fusil. Il est en train de verser ce qui doit être du pulvérin dans la batterie, et une fois de plus la flamme de bassinet ne fait pas partir le coup. Les « relégués » restent en arrière, retenus par le « Maître d'École » et celui qui m'a apporté le tabouret-estrade. De mon côté, j'ai enlevé la clavette-arrêtoir de console de mon Le Mat et je dévisse l'ensemble canon-console. Je suis sur le point d'enfiler le barillet de rechange quand un mouvement vif attire mon attention. Un nègre élancé et musclé se rue vers moi, un couteau de baleinier à la main. Sans pouvoir viser je braque mon revolver sans canon rayé ni barillet en direction voyou qui avance en jouissant d'avance de la sensation de sa lame entrant dans mes chairs. Il ne sait rien du Le Mat. Il reçoit en pleine poitrine, tirées avec le canon lisse de calibre 20 de chasse, les douze ballettes de calibre 31 de la charge de chevrotines. Elles ouvrent dans la région de son cœur un trou de viande hachée et se répandent contre les os pour certaines et dans les chairs molles entre les côtes. Le grand noir s'arrête, une expression de surprise navrée sur le visage. Il s'effondre lentement, du sang jaillissant de sa bouche sous l'effet de la quinte de toux provoquée par la dévastation de ses lobes de poumons. Je termine alors le remplacement du barillet et le revissage du canon. Tertullien reste stoïque et me dit calmement : « Finis de remonter, et mets la clavette, tu seras sûr de l'alignement.

- Voilà, c'est remonté, dis-je. Mais j'ai l'impression qu'il va falloir remettre la sauce. J'entends du monde qui arrive. »

Le tir n'a pas duré trois minutes et les corps jonchent la clairière. Certains bougent encore. Les relégués conduits par le « Maître d'École » ramassent les sabres à canne et les fusils qu'ils regroupent au centre de la clairière. Les indiens et les affranchis noirs qui travaillent à la cuisine de l'ajoupa réapparaissent, blasés. Pendant la fusillade ils s'étaient abrités derrière la table à feu avec les fait-tout du repas qu'ils sont en train de préparer. Arrivant par l'espèce de ruelle qui conduit de la rue à la clairière je vois apparaître le casque de liège blanc d'un lieutenant de la Coloniale à la tête de ce qui doit être une section.

Les « relégués » se regroupent derrière Tertullien et moi. Je range posément mon Le Mat dans mon ceinturon. Tertullien fait de même avec son Colt. La section d'infanterie coloniale se déploie en ligne dans la clairière. Leurs mousquetons Arcelin à tabatière sont pointés vers les corps couchés au sol. Le lieutenant fait un signe à un sergent du service de santé accompagné de trois infirmiers. Les quatre hommes commencent à faire le tour des corps. Pendant ce temps, le lieutenant se tourne vers Tertullien et moi.

- Qui a tiré ?

Je prends sur moi de répondre. « Monsieur Ramade qui m'accompagne a ouvert le feu en même temps que moi, mais sur mon ordre.

- Et qui êtes-vous pour donner de tels ordres ?

- Commandant de Berdeilhe, du Corps Impérial des géomètres.

- Pardon Monsieur le Baron. Nous nous portions vers le hangar du Bureau de garnison situé à quelque distance d'ici pour vous retrouver quand nous avons entendu des coups de feu. Que s'est-il donc passé ?

- Nous étions sur le point de faire mouvement avec les personnes que voici quand nous avons été attaqués par les voyous qui gisent au sol. Certains étaient armés de fusils de traite et les autres de sabres à canne. Peu soucieux de nous voir massacrer par ces sauvages, nous avons appliqué les règles de la légitime défense, non seulement de nous-mêmes mais aussi et surtout de ces braves gens désarmés avec lesquels nous étions en discussion d'affaires. »

Le sergent infirmier vient rendre compte du résultat de ses examens. À part un voyou sérieusement blessé mais vivant, les autres soit ont été tués avant l'arrivée des militaires, soit sont morts pendant qu'il faisait le tour des corps.

Le lieutenant hoche la tête en silence puis dévisage les relégués et un sourire éclaire sa face lorsque ses yeux croisent ceux du « Maître d'École ».

- Ah vous êtes de la partie donc vous allez pouvoir identifier les victimes de ces deux messieurs...

- Je ne connais pas leurs noms à tous mais ce sont des nervis des Biarritza. Je les ai déjà aperçus qui rossaient des relégués. Mais Joséphine les connaît sûrement lui aussi. »

Je vois le visage dudit Joséphine se renfermer. Il s'agit de cet homme qui s'est exprimé avec recherche pour souligner qu'il ne veut pas quitter un enfer connu pour un autre, inconnu celui-là.

- Je me prénomme Joseph, et je te rappelle que ceux qui ont prétendu se conduire envers moi selon leurs obsessions en ont été pour leur frais.

- Je te demande pardon... Ce n'était pas par mauvais vouloir.

- Je l'espère, mais si nous retournons vers la vie, il faudra laisser en Guyane quelques préjugés infondés. »

Tertullien intervient.

- Messieurs, un peu de calme. Nous allons faire en sorte de vous redonner l'allure fière qui est j'en suis sûr votre état naturel. Là où nous partons, plus personne ne saura par quel enfer vous êtes passés ces dernières années. Vous avez sans doute noté que nous ne vous avons rien demandé quant à vos déboires judiciaires. Nous n'avons pas non plus demandé si vous avez de la religion ou non. Et de la même façon, nous avons suffisamment d'expérience de la vie pour savoir que si l'esprit est fort, la chair est faible. Personne ne cherchera, de notre part, si vous avez des mœurs ordinaires ou bien si vous avez des tendances... autres. Toutefois, si vous acceptez de venir aux États-Unis il vous faut savoir que les gens y sont très religieux et formalistes. Toutes les religions sont présentes et sans doute toutes les tendances humaines. Mais les Étatsuniens n'aiment pas le scandale. Et encore moins les infractions à la loi. Alors je vous en conjure, dès que nous serons sur le bateau conduisez-vous en hommes libres et civilisés. Réapprenez la vraie liberté, celle dont le mode d'emploi est la discipline. La liberté des uns est limitée par celle des autres. La courtoisie est d'ailleurs le lubrifiant des relations sociales. »

Quand mon ami se tait, certains des relégués se réunissent en petit comité pour commenter ce qui vient de se dire. Manifestement, ils n'ont pas tout compris des propos de Tertullien. Il faut encore passer quelques instants de pédagogie pour faire comprendre à ces pauvres écorchés-vifs que leur comportement va devoir se re-lisser et se re-polir pour qu'ils puissent revenir à une vie normale.

Mais le Lieutenant s'impatiente et nous nous mettons en marche à pied vers la cabane-hangar où se trouvent nos vêtements. Lorsque nous arrivons nous trouvons, stationné devant la case, un omnibus attelé de deux mules. Derrière, est stationné un petit fourgon bâché attelé d'un mulet. Les deux cochers sont en uniforme de la Coloniale. Un sergent nous attend en fumant un petit cigare qui répand une odeur âcre de tabac gris. Le lieutenant fait déployer deux groupes de combat qui interdisent l'approche de la cabane et des deux véhicules. Il fait entrer les « relégués » et le sergent donne ordre à son anspessade d'y porter deux malles qui se trouvent dans le chariot. Le sergent désigne le « Maître d'École » et notre Joseph pour porter les deux bagages. Spontanément deux costauds les aident et nous entrons tous à leur suite. C'est alors que je découvre que le sergent a fait installer une table démontable dans la pièce et que s'y trouve posés un registre et des crayons. À côté des crayons se trouvent un encrier et un porte-plume. Le sergent prend la parole.

- À part le « maître d'école » et Joseph, vous ne me connaissez pas. Je suis le sergent fourrier du bureau de garnison et je suis chargé de vous faire percevoir des vêtements provisoires... »

Il explique alors comment vont se dérouler les choses. Il commande par demander si tout le monde présent va effectivement s'engager auprès de Tertullien et moi pour quitter la Guyane. Ensuite il explique qu'il a apporté des vêtements civils pour que les gens qui verront passer l'omnibus sur son trajet vers le bureau de garnison ne se rendent pas compte de ce qu'il s'agit de « relégués ». Une fois au bureau de garnison, tout le monde se rendra au magasin du fourrier pour les prises de mesure et l'équipement en vêtements à leur taille. « Seulement, précise le sergent fourrier, la perception des vêtements ne se fera qu'une fois signé le contrat d'engagement pour le départ en Amérique. »

Décidément Longeville et ses chefs ont pris toutes les précautions. Tertullien et moi prenons nos vêtements et montons dans le chariot bâché pour nous rééquiper en « fonctionnaires coloniaux » selon les propos du commandant. Nous venons de procéder quand arrive la voiture qui revient nous chercher. Le cocher est accompagné d'un sergent-major de l'Intendance qui remet un pli au lieutenant chef de la section d'infanterie. Nous devons rejoindre Longeville et nous installer dans un bureau pour la signature des contrats.

Les hommes restent sous l'autorité du lieutenant qui les conduira vers nous une fois qu'ils se seront habillés.

*
* *

À leur arrivée nos recrues sont de bien meilleure humeur que lorsque nous les avons laissés à la cabane du faubourg. Est-ce le travail de persuasion du « Maître d'École » et de Joseph ou bien le fait de se voir à nouveau habillés en hommes libres ? Toujours est-il qu'ils sont bien déterminés à signer le contrat d'embauche. Seulement il y a un préalable indispensable à toute signature, il faut avoir une identité. Certes, ils ont tous un nom sous lequel ils ont été condamnés mais justement il nous paraît judicieux qu'ils se choisissent une autre identité, qu'ils commencent une vie nouvelle sans que plus rien ne rappelle leur passé. Certains décident de conserver leur identité mais plusieurs décident de pouvoir revenir en France une fois qu'ils auront la nationalité étasunienne ne fût-ce que pour revoir leur parents vieillissants. Changer de nom et avoir un passeport qui ne doit rien à l'administration française leur semblait une bonne précaution. Il faut donc que je leur explique comment se choisir un nouveau nom en me fondant sur ce que j'ai appris à Saint-Cyr et surtout lors de stages au centre d'instruction du 2^e bureau⁷ installé au fort de Vincennes.

Mais pour le moment, comme ils sont trop connus dans Cayenne, nous les consignons au Bureau de garnison. Aidés du sergent-major secrétaire du Commandant Longeville, nous organisons les opérations d'enregistrement des hommes qui ont acceptés de commencer une nouvelle vie. Il y a une défection. Un certain « Gros-Goret » qui est resté à l'écart des autres. Dans la cabane qui nous a servi de local de base, « Gros-Goret » a décidé au dernier moment de ne pas quitter la Guyane. Nous l'avons laissé partir, mais j'en reste sourdement inquiet.

Il nous faut un peu moins d'une heure pour enregistrer chaque homme avec les savoir-faire que chacun veut bien annoncer. Nous ne pouvons qu'accepter leurs déclarations mais le maître d'école et Joseph connaissent tous ces hommes. Ils sourient parfois lors de déclarations de compétence ce qui nous conduit à penser que les pauvres gars enjolivent peut-être leurs capacités réelles...

Ensuite nous passons aux exercices pratiques. Dans une salle de réunion du bureau de garnison nous établissons avec les candidats à une nouvelle vie la légende de chacun. Il est

⁷ 2^e bureau de l'État-major : Service de renseignement militaire. Chargé du recueil de renseignement militaire sur l'ennemi, il diffère de la Sécurité militaire qui a pour mission de lutter contre l'espionnage qui vise les forces françaises.

admis que leur vie d'avant l'erreur qui les a conduits au bagne reste la première base de ladite légende.

- Vous comprenez, leur dit Tertullien, vous allez dans un pays qui s'est bâti avec des immigrants qui ont quitté l'Europe pour diverses raisons dont pour certains des raisons... judiciaires. Ce pays peut être pour vous celui de l'oubli de vos fautes passées. Mais votre enfance reste à vous. C'est parce que vous l'avez vécue que vous êtes les hommes que vous êtes devenus. Si vous parlez de votre jeunesse, dites la vérité. Essayez de ne jamais parler de votre condamnation. Moins vous en parlerez plus vite ce mauvais souvenir s'effacera. Dites que vous avez émigré vers la Guyane mais que le climat, l'ambiance et le manque de travail vous ont conduits à en partir. Ne dites pas que vous arrivez directement de France. Vous ne pourriez pas en parler en vérité parce que les choses ont bien changé depuis votre départ. Si vous parlez de la France ne parlez que de ce qu'elle était lorsque vous l'avez quittée. Si vous avez passé huit ans en Guyane, vous ne pouvez pas parler de la France d'il y a deux ans. »

Les hommes acquiescent de lents hochements de tête. Nous faisons l'appel d'après la liste des nouveaux noms. L'astuce est de choisir un pseudonyme dont la dernière syllabe est celle du nom de naissance. Les hommes ont gardé leur vrai prénom usuel. Tertullien commence l'appel :

- Randoque !

- Présent.

Michel Andoque a répondu sans hésiter.

- Pelrieu !

- Présent.

Cette fois c'est un certain André Delrieu qui répond. Et l'appel continue. Pas un seul homme n'hésite. Il faut dire que les nouveaux noms sont proches des anciens. Pendant ces exercices, le sergent major fait établir des lettres passeports qui auront valeur de papier d'identité pour le service de l'immigration au port d'arrivée en Amérique du nord. Dix-neuf hommes volontaires et apparemment soucieux de recommencer à vivre après des années d'enfer commencent à prendre conscience de leur nouvelle condition.

Moi, c'est « Gros-Goret » qui m'inquiète. Je m'en ouvre à Longeville.

- Qui le connaît parmi vos recrues ? me demande l'officier de garnison.

- Tous, j'ai l'impression. Je pense qu'il faudrait interroger le « Maître d'École » parce que c'est lui qui a indiqué mon offre à ses compagnons de misère. Il y a aussi ledit Joseph qui me semble un gars intéressant.

- Amenez-les dans mon bureau en laissant Tertullien avec eux. Il ne faut pas les laisser s'inquiéter seuls dans une salle inconnue. Ils sont encore certainement méfiants envers leur chance inouïe. Ils ont besoin qu'on les rassure. »

Je retourne à la salle de réunion. Lorsque j'entre, tous les visages se tournent vers moi, manifestement inquiets. Décidément, Longeville connaît les sentiments des relégués. Le « Maître d'École » s'appelle maintenant Joël Dentec. Joseph a choisi Hibarette comme nouveau nom. Il nous a expliqué qu'il est de Saint-Jean de Luz.

- Messieurs Dentec et Hibarette, voulez-vous venir avec moi chez le Commandant Longeville. Rassurez-vous, nous avons seulement besoin de votre avis sur une question précise.

Je laisse Tertullien avec les autres. Nous montons à l'étage. Dans le bureau du secrétaire qui sert d'antichambre au bureau du Commandant l'anspessade a préparé des boissons fraîches. Longeville nous fait asseoir autour de la table basse dans des fauteuils en rotin tressé. C'est lui qui prend la parole.

- Messieurs, si je vous ai demandé de venir, c'est que je voudrais vous demander avis au sujet de l'attaque de ce matin. Je ne vous demande pas de faire les mouches. Mais comprenez bien que la liberté qui est en train de redevenir vôtre déplaît à certaines personnes

à Cayenne. Voulez-vous bien nous aider à identifier les commanditaires de cette tentative d'assassinat ? »

Les deux hommes se regardent. Dentec sourit et répond au commandant après un coup d'œil à Joseph Hibarette.

- Mon commandant, nous avons reconnu ces nervis. De vue en tout cas parce que nous ne connaissons pas tous ces affranchis. Ils ne sont pas du monde de la chiourme. En tout cas je peux vous dire que les deux qui avaient des fusils étaient des affranchis qui travaillaient pour les Biarritz. L'un d'eux était même un contremaître pour les travaux d'essartage. C'était une ordure de première qui « mascagnait » les relégués employés comme journaliers. Celui qui a été fait prisonnier, c'est un nervi qui se vend au plus offrant. Il est prompt à se servir de son surin de baleinier. Il arrondit ses revenus en forgeant des coutelas de chasse à la baleine en partant de vieilles limes qu'on ne peut plus rafraîchir.

- Mais d'où tient-il cette préférence pour les couteaux de baleinier ?

- Il a été harponneur-découpeur sur des baleiniers basques du golfe de Gascogne mais il a eu des histoires. Alors il est parti s'engager à Valparaiso où il est resté quelques années. Il paraît que sur les navires baleiniers il était aussi forgeron coutelier pour refaire les pointes de harpons et les couteaux de découpe. Mais c'est surtout maintenant un surineur fou qui découpe ses « contrats » pour disperser les morceaux dans la jungle et les fleuves.

- C'est sûr, ça ?

- En tout cas, c'est ce qui se dit mais je ne suis pas copain avec ce monstre.

- Moi non plus » dit Dentec le maître d'école. « Mais c'est sûr que ses « contrats » on ne les revoit jamais. Tout ce qu'il en reste ce sont des taches de sang sur le lieu de l'assassinat. Mais souvent on a du mal à les voir dans les herbes. Et comme la plupart du temps il tue des relégués ou des affranchis, personne ne s'en occupe.

- Ce que vous dites m'intéresse. Je pense que nous allons pouvoir le faire cuisiner par les prévôts pour ensuite faire tomber les Biarritz. Ces salauds commencent à m'échauffer la bile. Si le Gouverneur le veut bien, il peut faire agir les gendarmes. Mais cela va prendre du temps. Donc en attendant, nous allons employer les soldats pour faire une action de défense d'urgence de l'ordre de la colonie. Une réquisition complémentaire spéciale de la troupe avec usage des armes. Et comme officier de police judiciaire, nous désignerons un officier de la prévôté. Ça nous évitera de mettre le procureur impérial dans l'affaire ; au début, du moins. Mais pour vous protéger en attendant l'appareillage du vapeur qui va vous conduire à la Guadeloupe, vous serez consignés dans cette caserne. Rassurez-vous ce ne sera pas long et MM. Ramade et de Berdeilhe seront avec vous. »

*

* *

Pendant quelques jours nous nous relayons Tertullien et moi auprès de nos gaillards. Nous leur donnons de l'instruction sur l'emploi des armes de poing qui seront un de leurs types d'outils sur la « Frontier » et Dentec, qui mérite son surnom de maître d'école les remet au niveau pour lire et écrire. Joseph Hibarette parle l'anglais assez correctement et nous aide à dégrossir nos recrues dans cette langue.

Tandis que nous attendons le bateau pour la Guadeloupe, les militaires, engagés sur ordre du gouverneur se sont lancés dans une chasse aux nervis des Biarritz. Les geôles de locaux d'arrêts de rigueur du camp militaire de Cayenne s'emplissent peu à peu de ces « desperados » guyanais. Les Biarritz commencent à sentir monter le niveau de la tempête et ils lancent une contre-offensive politique. Conscients de ce que les opérations militaires se déroulent sous l'égide du Gouverneur, ils tentent de passer par la bande en divisant pour régner. Pour essayer de dresser l'autorité judiciaire contre le pouvoir politique ils envoient

l'une des suffragettes activiste de leur clan, M^{elle} Christiane Barritza tenter de convaincre le procureur impérial d'agir contre cette « véritable opération de coup d'État » lancée par les militaires. Elle insiste même pour soutenir que dans ladite action les militaires semblent avoir reçu l'ordre de ne pas s'intéresser aux assignés à résidence en Guyane, appellation officielle des « relégués » à cette époque-là.

Mais les Biarritz n'ont pas fait que se mettre le gouverneur et les militaires à dos. Le procureur impérial est lui aussi excédé par les non-lieux que prononcent les magistrats de la chambre d'accusation. Il faut admettre que l'autorité judiciaire est assez occupée par la gestion des différents pénitenciers dont l'administration pénitentiaire a la charge, ceci sous l'autorité des juges d'application des peines des prétoires des différents sites. Les juges itinérants chargés des procès intentés aux détenus pour des fautes diverses sont plus enclins à envoyer à l'échafaud les coupables des crimes commis dans l'enceinte des pénitenciers qu'à une clémence qui ne libérerait pas de places pour les nouveaux forçats expédiés par les cours françaises. Le procureur impérial semble être un homme droit et soucieux de l'équité plus que ce que montrent les magistrats du siège des tribunaux des pénitenciers.

Quant au président du tribunal impérial de Cayenne, il se soucie peu d'envoyer de nouveaux pensionnaires venant de la colonie grossir la chiourme déjà nombreuse des établissements pénitentiaires. Tertullien et moi suivons ces péripéties judiciaires tout en maintenant au bon niveau l'état d'esprit de nos pupilles. Les Biarritz, tentent même de faire assassiner le nervi blessé et hospitalisé, mais sans succès.

Les recrues occupent deux chambrées de dix lits qu'ils maintiennent en parfait état de propreté. Le bâtiment où logent nos hommes comporte une sorte de hammam qui permet l'hygiène. L'un de nos nouveaux amis est coiffeur et barbier de formation. Lorsqu'on lui ouvre le salon de coiffure, je vois ses yeux s'humidifier et il prend en tremblant les ciseaux les peignes et brosses puis effleure le fil d'un rasoir à désépaissir. Il repose le « coupe-choux » et prend le cuir à affûter. Il passe un doigt sur la bande de cuir ouvre un tiroir et en sort une boîte de graisse à polir. Il en oint les deux surfaces d'affûtage et passe amoureusement la lame du rasoir le temps quelques allers-retours. Puis il essaie l'outil sur son avant-bras. Il referme la lame avec un sourire. Il nous regarde Tertullien et moi et nous dit, ému : « Cela me ramène des dizaines d'années en arrière... » Et il se tait, trop ému pour continuer.

Avant que nos recrues ne commencent à perdre vraiment patience, le bateau qui doit nous conduire en Guadeloupe est annoncé par les vigies du port. Il a établi contact avec l'observatoire du port grâce à son appareil de signalisation à hélioscope depuis pratiquement la ligne d'horizon. Malgré la brume de chaleur de la baie de Cayenne, les signaux ont été clairs. Nous commençons à rassembler les bagages de nos hommes qui partent pour la liberté. L'ambiance se détend nettement. « Les mules sentent l'écurie » me glisse Joël Dentec avec un sourire. « Moi le premier », ajoute-t-il.

Le bateau est un petit vapeur mixte à hélice. Il fait le service postal entre Saint-Martin et Cayenne. Il dessert en priorité les ports français sur l'arc des Antilles. Il a fait escale à Basse-Terre à la descente vers le Sud et s'arrêtera à Pointe à Pitre à la remontée vers le Nord. Son nom est le SS Darien. Ancien paquebot de la Compagnie des Messageries Maritimes il est entré dans la Compagnie Générale Transatlantique en 1866, cela fait moins d'un an. Il attend les autorisations de cabotage aux États-Unis⁸ pour assurer le transport de fret vers la côte est en particulier Savannah et Charleston. Mais il lui reste encore des cabines destinées aux voyageurs qui n'ont pas été transformées en cales fraîches pour les bananes. Le temps qu'arrive le SS Darien, qu'il décharge et recharge, nous passons encore deux jours et trois

⁸ Le navire assurera le transport entre les Antilles françaises et les États-Unis jusqu'en 1870 date à laquelle il sera détruit par un incendie dans le Delta du Mississippi à proximité de la Nouvelle Orléans. (NdA)

nuits dans la caserne du Bureau de Garnison. Nous prenons nos repas avec les « engagés », pour éviter qu'ils s'inquiètent. Nous en profitons pour bien observer comment s'est établie une sorte de hiérarchie entre eux. Manifestement, Dentec l'ex-maître d'école exerce une autorité qui ne se fait pas sentir. Il est une sorte de référence naturelle pour les autres. Joseph Hibarette est manifestement instruit. Il parle anglais avec un accent composite de français et de sud-américain que je n'identifie pas. Un soir je lui en fais la remarque alors que nous sommes seuls près du hammam.

- Moi aussi j'ai travaillé à Valparaiso. J'étais chargé des contrats de vente d'huile de cachalot. J'étais venu de Saint-Jean de Luz avec une équipe de volontaires basques qui connaissaient la pêche au cétacé délégués pour acheter de l'huile. Et puis je suis resté là-bas parce que je m'y étais marié. Je suis resté trois ans mais ma femme est morte et j'ai décidé de revenir au pays. Après, les choses ont mal tourné. Et j'ai pris le bateau de Ré à la Guyane. Mais le nervi des Barritza, je l'ai connu à Bayonne avant de partir à Valparaiso. Il était boucher-abatteur, au début. Comme il n'était pas aimé à l'abattoir, il s'est embarqué sur un baleinier comme découpeur et il y est resté quelques temps. Et puis il a eu aussi des histoires et nous sommes arrivés à Valparaiso presque en même temps. Mais pas par le même bateau. Je suis parti sur un voilier de ligne et lui est arrivé sur un bateau de grande pêche. Il y a payé son passage en travaillant comme calfat. À son arrivée, il puait comme charogne et était ébloui par la lumière du jour. Il a trouvé un embarquement sur un baleinier. Il est resté à Valparaiso plus longtemps que moi et il passait d'un baleinier à l'autre. Dès qu'il revenait d'une campagne, il débarquait et rembarquait sur un autre baleinier qui partait. Mais il connaît bien les mers du Sud et en particulier l'Île de l'Éléphant. Dommage qu'il soit fou. »

Décidément, je découvre des hommes assez intéressants. Il me vient une idée, pourquoi ne pas récupérer le nervi des Barritza ? Mais tout dépend de quand il sera sur pied. C'est irrationnel en apparence, mais nous ne connaissons de lui que ce que nous ont dit Dentec et Hibarette. Il faut que j'en parle à Tertullien. En attendant, nos recrues se préparent à fuir l'enfer en préparant chacun son bagage au bureau de garnison.



Cayenne, caserne du bureau de garnison en 1867